

ÉCRIT DEVANT LA MER

C'est à partir de mon livre, *Pièces détachées*, paru en janvier 2017 chez Gallimard, que je voudrais éclairer ici mon lien à la Méditerranée. Ce livre est le dernier d'une série de six livres qui a commencé avec *Avenue de France*, paru en 2001 ; une série qui retrace, de façon à la fois autobiographique et romanesque, les rapports complexes entre la Tunisie et la France, depuis l'enfance de mon grand-père (qui est né à Tunis en 1865 et dont la famille venait de Livourne, et ses ancêtres sans doute d'Espagne et du Portugal) jusqu'en juin 2015, date de cet attentat terrible qui eut lieu sur la plage de Sousse, où un terroriste tunisien a tué trente-six touristes, installés sur leurs transats, la plupart d'entre eux étant des Britanniques. Il avait caché une kalachnikov dans son parasol. Il a dit au personnel de l'hôtel et aux Tunisiens qui étaient sur la plage qu'il ne les tuerait pas, eux, qu'ils ne tueraient que les étrangers. Et il a commencé à tirer.

C'est à partir de cette scène insoutenable qui me revenait en boucle, même la nuit, que j'ai commencé à écrire *Pièces détachées*. J'avais décidé cette fois de partir, de quitter à jamais la Tunisie. C'est le motif du livre, même si, à la dernière phrase, je dis que j'y reviendrai toujours. Ce qui est vrai : depuis l'écriture de ce livre, j'y suis retournée régulièrement. Mais ce livre devait raconter l'expérience du départ définitif, l'exil, la fin d'un cycle. C'est un livre qui voyage entre le présent et le passé, avec au centre la figure de mon père qui vendait justement des machines agricoles et des « pièces détachées ». Je me souviens de ces heures d'enfance où j'aimais regarder le visage des clients qui venaient de campagnes lointaines pour fouiller dans de grandes caisses de bois pour y trouver le boulon rouillé ou la vieille tige de métal qui leur manquait et qui allait enfin pouvoir « réparer » leur tracteur ou leur moissonneuse-batteuse. J'ai vite compris, en écrivant et en me souvenant de ces scènes, qu'une vie était également faite de pièces détachées, de moments éparpillés qu'on devait réunir jusqu'à trouver la minuscule pièce manquante qui pourrait faire fonctionner la machine entière, la faire « redémarrer »

de nos jours. Écrire ce livre a été pour moi une sorte de « réparation » non seulement familiale mais collective.

J'ai aussi fait apparaître, à côté de la figure de mon père à qui je voulais rendre hommage, beaucoup d'autres personnages, secondaires, que j'ai pu croiser dans ma vie. Tous avaient en commun d'avoir connu, d'une façon ou d'une autre, l'expérience de l'exil, de la rupture, du déracinement, du déplacement, du désarroi. Pas seulement en devant quitter un pays mais parfois en découvrant ou en affrontant un déracinement intérieur, une séparation brutale, un deuil, un chagrin d'amour. Un de ces personnages est mon ami Alain NADAUD qui était écrivain et qui vivait en Tunisie. Il est mort sur son voilier, quinze jours avant l'attentat de Sousse, d'un arrêt cardiaque, au large d'Amorgos. Il avait arrêté d'écrire depuis trois ans et avait remplacé sa passion pour l'écriture par la passion de la mer. Tous les étés, depuis trois ans, il faisait une grande traversée de la Méditerranée, la mer était devenue son livre. Sa mort a été un choc qui m'a complètement bouleversée. J'ai ouvert mon roman avec ce récit et avec celui de l'attentat. Chacun de mes livres est né d'un bouleversement intérieur, comme s'il fallait, là encore, réparer le langage qui se serait cassé devant moi, qui serait tombé et se serait dispersé en mille morceaux.

Cette série de six livres est donc une recherche littéraire autour de la mémoire, de la peur de la disparition, de l'effacement. Là encore, il s'agit à la fois de la disparition d'une histoire familiale et d'une disparition collective. En l'occurrence, ici, la disparition des communautés juives dans les pays musulmans et la disparition de ces sociétés plurielles, comme celle que j'ai connue dans mon enfance, en Tunisie, une société bigarrée où se côtoyaient musulmans, Italiens, Grecs, Maltais, Siciliens, juifs et Français. La Méditerranée était notre lien, notre collier, notre appartenance. Elle semblait nous rassembler, nous protéger, nous aimer et, en retour bien sûr, nous l'aimions ardemment.

Pour cela, je crois avoir construit mon livre en suivant le mouvement des vagues et de la lumière sur la mer, avec de lents glissements entre plusieurs lieux et plusieurs temps, à partir d'un mot, d'une couleur, d'un nom. Il est ancré dans le monde d'aujourd'hui mais aussi et presque en même temps dans mon enfance et mon adolescence. À Paris, en Normandie, à Tunis et à Sidi Bou Saïd. Tous ces lieux font partie de mon histoire et j'ai voulu les honorer en trouvant des échos de l'un à l'autre.

Pendant toute la composition et la rédaction de *Pièces détachées*, j'ai été aimantée et guidée par la phrase de ce jeune terroriste, qui avait une vingtaine d'années lorsqu'il a dit qu'il ne tuerait que les étrangers. Un effroi ajouté à l'effroi que provoque tout attentat qui, on le sait, on

le sent, est toujours une atteinte à notre propre corps. Mais qui étaient ces étrangers ? Et d'abord étranger à quoi ? A quel pays ? Est-ce que j'aurais été à ses yeux, moi-même, une étrangère en Tunisie ? À quel moment était-on désigné comme étranger ? Et lui, n'était-il pas lui-même devenu étranger à lui-même et à son pays ? En a-t-il eu conscience ?

J'ai retrouvé alors aussitôt, au milieu de l'horreur, toutes mes interrogations d'adolescence, dans cette ville méditerranéenne qui était si cosmopolite et que nous aimions justement parce qu'elle faisait vivre ensemble tant de communautés différentes. J'ai retrouvé aussi, au milieu de la joie d'habiter dans ce pays, toute une cohorte de tensions qui n'étaient jamais vraiment formulées mais que je ressentais.

Des inquiétudes, des peurs, des silences, ça se répandait partout, sur les visages, dans les gestes, les sourires, les regards, jusque dans l'ambiance des rues par moments, celle des cafés, comme une violence latente, cachée. Tout était à la fois bizarre et normal pour une enfant qui n'avait jamais connu aucun autre endroit du monde ; on aurait dit que les choses et les paysages ne collaient jamais ensemble : je rêvais de Normandie en lisant MAUPASSANT, de stars américaines, de titis parisiens ou de séducteurs égyptiens en découvrant le cinéma, j'imaginai la France et ses parfums chics à travers le parfum Guerlain de ma mère mais en même temps, j'étais très fière de vivre dans un pays arabe, j'aimais les plages, les odeurs d'algues et de sel, les musiques qui sortaient des cafés, la langue voluptueuse des chansons, le visage des passants, la beauté des costumes brodés, le désordre des rues, et cet air si particulier que je retrouvais chaque matin, un air commun à toute la Méditerranée, indéfinissable mais immédiatement reconnaissable, en une miette de seconde. Il faisait partie de moi cet air, c'était mon pays, il était ma respiration, mon ancrage et, plus tard, il allait devenir la matière principale de tous mes livres. C'est en le retrouvant à chaque fois, que je pouvais retrouver ma mémoire et que je pouvais écrire, témoigner, raconter, inventer. Ce livre, comme les autres livres de la série, je l'ai donc écrit devant la mer. Dans une maison de Sidi Bou Saïd qui donne sur le grand large, avec, en face, l'île de Zembra, et sur la droite, le golfe de Tunis, le Cap Bon, Soliman. Et les couleurs de Korbous, là où mes parents avaient fait leur voyage de noces en 1937, je les devinais aussi, loin, très loin, en plissant les yeux.

En me réveillant, je m'assieds sur le banc de chaux sur la terrasse et je regarde. C'est un grand rectangle découpé dans la Méditerranée, il n'est qu'à moi pendant tout le temps de l'écriture. Cette mer-là, on se l'approprie aisément, elle est notre corps, notre famille. Ce rectangle ressemble à un immense écran de cinéma ou à une très large page d'un livre à bâtir, une page où je peux faire apparaître toutes sortes de

scènes, de personnages, de sentiments, d'objets, de villes, de rues, de silences à déchiffrer, de secrets à retrouver. Je les pose sur la mer et je les écoute, les regarde, on dirait qu'ils m'attendaient. La mer devient alors mon vrai point d'appui, un centre à partir duquel se formeront tous les scénarios. Elle me donne le ton et le rythme du livre à écrire, elle me guide, elle sait avant moi où elle me conduit, alors je la suis, la regarde, ne me lasse jamais. Elle me précède, je lui fais confiance. En regardant cet espace précis de Méditerranée, il me semble que j'entre immédiatement dans ma mémoire et elle devient vivante. Ma phrase devient fluide, elle est ma vie, ma respiration. Je crois, oui, que j'ai vraiment eu besoin d'être là, devant la mer, pour écrire tous ces livres. Devant la mer et avec elle. Une compagne, un double, un guide. Encore aujourd'hui, malgré les souffrances et les tragédies qui ont eu lieu sur cette mer et qui ne cessent de nous tourmenter, malgré ces scènes de détresse qui ont complètement modifié notre lien à la Méditerranée — rêves de fraternité, d'identités plurielles, de beauté et d'utopie —, elle reste et restera ma principale matière d'inspiration, le prolongement de mon corps et de ma mémoire. Je lui serai fidèle et l'accompagnerai jusqu'au bout dans tous ses combats, même si...

C'est encore là, sur ces plages de Tunisie, pendant toute mon enfance et mon adolescence, que j'ai appris à regarder, à aimer, à comprendre les nuances et les complexités du monde, la beauté des corps, les secrets qui se chuchotaient au bord de l'eau, la découverte de l'amour, les pulsations du cœur adolescent qui se transforme et nous transforme. C'est là que j'ai appris à fortifier ma mémoire, à l'aiguiser, à la muscler.

Et c'est là qu'on a tiré, qu'on a tué. C'est là que se sont noyés tant d'hommes, de femmes, d'enfants, c'est précisément là, dans cette attente et cet espoir qu'elle représentait pour eux, que la mort est devenue cyniquement leur terre d'arrivée. Alors moi, depuis, je n'arrive plus à entrer dans la mer sans y penser, j'ai perdu la confiance si vaste que j'avais quand je courais vers elle sans jamais penser au danger, quand je nageais jusqu'au large, croyant moi aussi rejoindre mon avenir, ou du moins essayant de le deviner. Non, je ne peux plus retrouver ce délicieux état fusionnel que nous avons construit ensemble peu à peu, cette empathie naturelle : maintenant, elle m'inquiète, elle me fait peur.

Un jour... et je crois qu'en racontant cette scène, je vais précisément éclairer mon lien à ce projet romanesque de ces six livres autour de la disparition, de la mémoire et de l'oubli... Un jour donc, j'avais peut-être une dizaine d'années, j'étais seule devant la mer. C'était un matin d'été, vers Carthage, un matin brillant, calme, splendide. La mer était d'huile, c'était la fin du mois d'août, il n'y avait encore

personne à cette heure sur la plage, j'aimais venir seule, avant les autres. J'aimais regarder tranquillement tout ce qui m'entourait. Les bouts d'algues sur le sable, les fourmis géantes, les fragments de coquillages, les scarabées, les barques renversées sur la plage, la brûlure du soleil, j'aimais aussi ce point d'horizon muet et captivant, il me magnétisait. Je savais sans doute qu'un jour, je quitterais la beauté de cette terre natale et je vivrais de l'autre côté de cette Méditerranée, mes parents me l'avaient dit : « Après le bac, tu iras en France ». J'avais hâte de connaître ce qu'il y avait derrière cette mer, tout en vivant la plénitude du matin, du moment présent. Tout à coup, je ne sais pas pourquoi, j'ai été littéralement prise de panique, je pensais que tout allait disparaître dans un instant, que j'étais la seule personne à vivre ce moment unique et que, si je ne le faisais pas revivre, si je ne le gardais pas présent en moi, il disparaîtrait pour toujours. Je me sentais responsable de ce que j'étais en train de vivre : peut-être étais-je la seule à pouvoir témoigner de ce que j'avais vu ? Il fallait faire quelque chose, vite, très vite, il y avait urgence, mais quoi faire ? Et si tout ce que nous étions en train de vivre disparaissait aussitôt pour toujours ? Qui, à part moi, pourrait témoigner de ce que j'étais en train de voir à cet instant précis, de ce point précis ? C'était une espèce d'angoisse enfantine, mais aussi une révélation. Je me sentais responsable de ma famille entière et de « la vie » de ce moment présent, comme s'il était quelqu'un. Je devais le sauver, m'occuper de lui, le faire grandir, en tout cas ne pas le laisser disparaître, cela aurait été un crime.

J'ai alors inventé une manière un peu naïve et toute simple de garder les images que j'avais sous les yeux, de les garder pour toujours. Je me suis mise à faire des exercices de mémoire quotidiens, je faisais passer très rapidement des tas d'images que j'avais vues depuis le début de mes souvenirs, visages, instants, ramassés sur la plage et sur la mer, mais aussi dans les rues, dans ma maison, au lycée, dans les jardins, et ainsi, de jour en jour, d'année en année, même ailleurs, même loin, je les faisais revenir régulièrement. Ils me semblaient être restés intacts, comme s'ils n'avaient encore qu'un jour ou qu'une minute, qu'ils venaient de naître — le passé, je le vivais comme un présent immobile —, je pouvais les prendre dans mes yeux, dans mes mains, je pouvais les offrir en les racontant, en les transmettant, c'était vaste et fluide, comme la mer qui était finalement leur maison, leur abri.

La lumière changeait en permanence et donnait à l'eau un vêtement toujours nouveau, mais elle, elle restait la même, implacable. Ces exercices rejoignaient déjà, je le comprends seulement aujourd'hui, le travail de l'écrivain, mais bien sûr, je ne le savais pas.

Ce sont ces mêmes éclats de mémoire que je convoque pour raconter et pour bâtir mes livres, ils sont devenus ma langue clandestine, mon secret. La première phrase de *Avenue de France* était : « Le monde m'a été donné, je dois le rendre. » J'entends aujourd'hui dans cette phrase l'écho de cette révélation que j'ai vécue, un jour de fin d'été, sur la plage. Peut-être que tous mes livres sont nés de ce moment-là. Je peux dire encore que ces plages de Tunisie ont été pour moi un véritable apprentissage de la vie, une sorte de première université, faite de sable et d'eau. Elles m'ont enseigné la douceur et la violence du monde. La Méditerranée reste là, majestueuse et terriblement cruelle, impassible, elle est et a été le grand témoin de notre Histoire, et cela, depuis toujours. Prendre soin d'elle est désormais notre tâche.

Mais si *Pièces détachées* est le dernier de cette série, c'est que l'attentat de Sousse a été pour moi le point de violence insoutenable qui m'a fait réfléchir profondément à mon lien à la Tunisie et à cette figure de l'étranger. Pourquoi faut-il que je revienne toujours dans ce pays, alors que ma famille et la plupart de mes amis ne sont plus jamais revenus ? Pourquoi un si grand attachement ? J'ai retrouvé, en écrivant, la douleur silencieuse de mon père qui a dû quitter la Tunisie à soixante ans, alors que ses ancêtres avaient vécu sur cette terre pendant des siècles. Son exil en France, il n'a jamais voulu en parler ; sa souffrance, il l'a toujours cachée mais je savais qu'il avait laissé en Tunisie tous ses rêves de paix et son plaisir de vivre. C'est peut-être cela même, qu'il a laissé dans ce pays, que je viens retrouver à chaque voyage, ces traces de paix et de plaisir de vivre. On peut imaginer alors de quelle façon cet attentat a touché aussi mon passé, ma mémoire la plus intime, la plus secrète. Venir là, sur la plage, pour tuer l'étranger, c'était tuer tout notre passé, notre mémoire la plus ancienne. Tout serait alors à réparer, à reconstruire, je me devais de le faire.

Enfin, pour terminer, je voudrais parler de l'avenue de France, à Tunis, qui ne mesure que quelques mètres, cent cinquante mètres, pas plus, mais qui est essentielle dans l'histoire de la ville car elle sépare la ville européenne de la ville arabe. La Porte de France en est la frontière. Elle s'appelait Porte de la Mer jusqu'au début du Protectorat parce que la mer arrivait jusque-là. Elle s'appelle toujours ainsi en arabe, Bab El Bhrar. Tunis, ou plutôt la ville européenne de Tunis, a été bâtie sur la mer et j'ai grandi là, sans franchir cette Porte de France jusqu'à l'âge de treize ans. Un jour, mon professeur de danse m'a emmenée avec elle dans les souks acheter du tissu pour me confectionner un costume. C'était la première fois que j'allais de l'autre côté de la Porte. Je devais cette année-là danser seule la Danse d'ANITRA dans *PEER GYNT* de Grieg sur la scène du Théâtre municipal. Mon professeur m'avait déguisée en vraie danseuse du ventre et je devais

danser en agitant savamment deux grands foulards torsadés, un rouge et un blanc.

J'aimais cette danse et ne voyais rien de son ambiguïté, je souriais, je faisais de mon mieux pour respecter les pas et occuper joliment toute la scène. Mon costume était donc oriental et avait la couleur du drapeau tunisien. On a choisi un voile de coton rouge et un autre tout blanc, magnifique, je ne savais pas ce qui me rendait si heureuse, si c'était de tenir le bras de mon professeur de danse dans une ville qui m'était étrangère et qui me fascinait, ou si c'était de danser bientôt sur la scène du Théâtre municipal, de l'autre côté de la ville. En tout cas, sur le chemin, il y avait tant de choses nouvelles pour moi, des kilims, des bijoux d'or et d'argent, des odeurs d'épices et de teintures, des parfums, des minarets, des lustres de couleurs, des pavés inégaux, de minuscules passages, des corbeilles pour le mariage, des monceaux de fruits secs et des charrettes pleines de choses bizarres pour la magie, des caméléons, de l'encens, de la gomme arabique, des herbes à brûler. J'étais hypnotisée, je m'agrippais au bras de Madame GRÉGOR qui venait de Nice et qui avait gardé un accent délicieux, je croyais entrer dans un rêve. Elle m'expliquait tout, comme si j'étais une touriste, elle parlait l'arabe et plaisantait avec les vendeurs : elle était à l'aise, j'étais timide devant ce labyrinthe aux couleurs et aux parfums tout à fait nouveaux, alors que ma maison n'était qu'à quelques mètres de là. Il y avait donc une autre ville dans ma ville, c'est ce que je découvrais.

J'étais devenue en quelques minutes une jeune fille étrangère. Mais, de l'autre côté de la Porte de France, n'étais-je pas aussi une étrangère ? Je sentais en permanence que j'étais décalée, pas tout à fait chez moi, mais ça ne me gênait pas, c'était mon état normal, je croyais que c'était comme ça dans le monde entier, cet état d'être à la fois chez soi et légèrement étranger. J'aimais depuis toujours ce petit vertige de ne jamais savoir qui on était, les choses du réel étaient complexes et c'était ça la magie d'exister. À l'école, c'était la France, mais une France peuplée d'enfants venus de partout, qui avaient tous la même histoire complexe. J'aimais, à chaque pas, déchiffrer l'histoire de ces deux pays, la Tunisie et la France, de ces deux cultures. Je les assemblais, les superposais, les équilibrais. Nous aimions avec autant de passion les saint-honoré ou les religieuses au chocolat, que les makrouds et les bricks au miel. Loin de nous sentir désorientés par cette double ou triple culture, tout ce que nous vivions prenait un sens extraordinaire et nous nous attachions, chaque jour un peu plus, autant à la France qu'à la Tunisie. J'allais sans m'en rendre compte, devenir peu à peu, grâce à ce regard à la fois légèrement distant et complètement aimant, l'ethnologue de ma propre histoire. C'est avec

ce sentiment d'étrangeté aux choses et de grand amour pour les lieux et les villes, que j'ai commencé à écrire. Pour témoigner de ce monde-là, pour ne pas le voir disparaître. Et j'allais, de livre en livre, essayer de comprendre comment ma génération, celle de mes parents, celle de mes grands-parents avaient vécu des bouleversements inouïs, presque sans s'en rendre compte.

Déplacements, exils, colonisations, décolonisations, exils à nouveau, arrachements, mais aussi beautés, plaisirs, délices, passions, tous ces mots communs aux gens de la Méditerranée font que notre histoire continue et ne cessera jamais d'être racontée, c'est désormais notre devoir de le faire.

Colette FELLOUS

Écrivain, éditrice